



La silencieuse

Yann
Perez

Je survivrai

... tout s'est terminé dans une lumière tamisée et une ambiance à la fête. Comment ne pas l'être ? Aujourd'hui, sur un son de folie, la France vient de gagner la première coupe du monde de son histoire.

Personne n'y croyait. Et sûrement pas lui.

Lui, c'est Zacharie Martin, un grand gaillard d'un mètre soixante-quinze, soixante-cinq kilos de nerfs et de tensions en tout genre. Lui se tient là, dans le salon de sa petite maison de banlieue. Il observe la fin du match, regard oscillant entre joie et surprise. L'hymne depuis quelques jours chanté, si ce n'est hurlé, varie entre « *On est les champions* » et « *I will survive* », le titre désuet des années soixante-dix chanté par Gloria Gaynor. Pourtant, il ne sait pas trop comment la fêter. Une bière ? Un verre de vin ? Ou même un doigt ou plus de Whisky ?

Il se tourne vers le meuble contenant toutes ses précieuses liqueurs.

Son regard traîne sur l'horloge : il est vingt-trois heures et des concerts de klaxons retentissent dans cette nuit tombante de juillet 1998.

Il se dirige vers le meuble et en ouvre la porte. Face à lui, les flacons sont parfaitement alignés. Une joie certaine s'est peinte sur son visage : elle l'irradie. Lorsqu'il ouvre la première flasque, ses yeux se mettent à pétiller : rien de mieux qu'un bon vieux Cardhu pour fêter comme il se doit cet événement international.

Il se redresse légèrement, cherchant un verre de ses petits yeux légèrement jaunis. Il en trouve un, le lève et constate que le temps a commencé à laisser son empreinte. Il le pose sur le meuble et se met en devoir d'en trouver un autre d'un plus bel éclat. Mais tous sont exactement dans le même état : poussiéreux ou franchement sales. Il finit par les reposer tous au même endroit et s'empare du premier qui, somme toute, n'est pas si douteux.

Tout à son aise, il laisse le liquide descendre dans le godet, un large sourire se promenant d'une commissure à l'autre, comme autant d'instantanés magiques. Puis, sans même prendre ce temps précieux d'observer son breuvage ou de le goûter, il s'empresse de le liquider. Et de s'en resservir une deuxième dose que, d'une lampée, il fait une nouvelle fois disparaître.

Il est joie et détachement.

Sa tête semble se libérer.

Une dizaine de verres viennent de subir le même sort et lui se trouve dans le salon, profitant, regard voilé, du spectacle qui s'offre à lui : il a gagné la finale et son effort surhumain l'a emporté sur ces pauvres brèles de Brésiliens. Dans une éructation bruyante, il laisse échapper quelques relents d'alcool qui imprègnent un peu plus l'espace.

Car oui, il faut bien le dire : Zacharie, ce triste sire, est un alcoolique, un type qui, pour croire qu'il existe, doit se murger à chaque grand événement. Cela n'a pas forcément tout le temps été le cas. Mais le temps aidant, les soirées s'étalant de dîners d'affaires en dîners d'affaires, il s'est laissé griser par ce pouvoir, cette chance qui lui était offerte d'être parfaitement comme les autres.

Oui, Zacharie boit.

Zacharie, le charmeur, se biture à chaque fois que c'est possible.

Zacharie, l'homme d'affaires, aime sentir le feu descendre dans ses entrailles et réveiller le tigre qui est en lui.

Zacharie, le jouisseur, aime profiter de chaque instant de la vie, mais sous domination éthylique.

Zacharie, l'homme, donne l'impression d'être à la manœuvre dans chaque instant de son existence, tant professionnelle que personnelle. Il vole au-dessus de son monde, tel un condor au-dessus des Andes. Mais de Condor, il n'est qu'un « con » mal réveillé : un butor.

Car Zacharie est une définition de l'homme du xx^e siècle, une espèce qui aime paraître, un ramassis d'images *So eighties* : l'apparence domine. Et pour que l'apparence soit parfaite, il lui faut un joyau, un élément qui scotchera tout le monde à sa place.

Et cet élément, ce joyau, c'est Alice.

D'un regard perdu, il observe la pièce plongée dans l'ombre. Il tente un mouvement, mais ne réussit qu'à se vomir dessus.

L'homme du monde se sent, en cet instant, faible. Pourtant, il lui faut remonter la pente. Et, chemise souillée, il se met difficilement sur ses jambes. Instable, il avance. Pied après pied, d'un grognement lourd, il s'approche de la cuisine. Il s'arrête à l'entrée et constate la présence d'Alice.

Celle-ci se tient droite, regard baissé. De ses yeux coulent les réminiscences de ses passés. Elle ne dit rien. Ses poings sont serrés. Tremblants.

Zacharie s'approche, le pas alcoolique, l'allure hésitante. Il s'arrête à quelques centimètres. Un nuage imbibé s'empare de l'espace, provoquant un rejet physique de la part d'Alice.

Celle-ci finit par lever la tête et observe Zacharie.

Pas de sourire. Pas d'amour.

Juste de la déception.

Du dégoût.

Cette marque particulière semble toucher l'homme au plus profond de son honneur. Il souffle violemment, exhalant ce si particulier parfum que celui du poison qui vous consume de l'intérieur. En cet instant, la rage semble décupler ses forces.

Il s'empare de son bras.

Elle le repousse. Fermement.

Mais il la tire de toute sa puissance nerveuse.

Alice résiste. Plus fermement.

Il ne lui laisse pas le temps de faire un pas qu'il la tire totalement. Violemment. Accentuant son emprise sur le bras devenu douloureux de la jeune femme, elle refuse, manquant de tomber.

De son autre main, Zacharie l'attrape par le cou, croyant pouvoir mieux la dominer, mais elle appuie de toutes ses forces sur cette main scélérate qui impose un peu plus son étreinte. Cette fois, contrairement à toutes les autres fois, non, il ne la possèdera pas : elle tape dessus de toutes ses forces, finissant par obtenir satisfaction : Zacharie l'a éloignée.

Mais une fraction de seconde plus tard, le retour ne se fait pas attendre et Alice vole dans la cuisine, s'écrasant contre le meuble instable des assiettes. Celles-ci bougent. Une casse. Elle tourne la tête devenue douloureuse et découvre la poignée de porte à quelques millimètres de son crâne. Blanche, le souffle court, elle découvre Zacharie qui la domine de toute sa hargne.

Le dos douloureux, Alice tente de se redresser. Après quelques secondes de souffrance, elle finit sur ses deux jambes, prête à affronter de nouveau son coriace adversaire. Elle fait deux pas, titubant légèrement, cherchant appui sur un élément de mobilier, bravant le regard moqueur de son implacable taureau. Elle se tourne vers lui, le regard absent, la pupille dilatée. Un voile de sang s'est déversé dans son œil d'azur.

Non ! Ne pas revivre ces horreurs !!

Elle approche, pied instable, poings serrés. Lui, sourit, se gorgeant à chaque pas de voir cette pauvre ainsi dépassée. Il semble prêt à lui en décoller une nouvelle. Après tout, aucune femelle n'a le droit de se moquer de lui. Il sait ce que cette drôlesse devra faire après : elle devra le satisfaire, de gré ou de force. Mais il semble, en cet instant, goûter sa force : elle lui apporte parfaitement son besoin quotidien de testostérone. Il se sent puissant.

Il se met à avancer, faisant un premier, puis un second pas en terrain conquis. Il se souvient de la dernière femme qu'il a sautée sur la photocopieuse du bureau. C'était il y a deux soirs... elle avait aimé se faire ainsi...

Alice est là, se tenant sur ses deux faibles jambes. À la main, une bouteille carrée de Cardhu, un single malt douze ans d'âge. Mais le récipient vide va, dans quelques instants, avoir une tout autre fonction.

Alors, de toutes ses forces restantes, elle fait un premier pas. Puis un deuxième. Le troisième arrive et le corps s'arrête.

Zacharie, lui, n'a pas bougé, mais le regard de vainqueur, dans son domaine, commence à éclairer son visage : il est temps pour lui de récupérer son prix, de déchirer l'emballage du cadeau et de savourer son dû. Après tout, n'est-ce pas fête aujourd'hui ?

Il ne le voit pas partir, rendant la chute est encore plus terrible. Face à lui, quelques secondes plus tôt : Alice amorphe. Et maintenant, voici qu'elle le domine. Et cette sensation de chaleur à la hauteur de la tempe... Il sent que quelque chose ne tourne pas rond. Ses sens semblent lui faire de plus en plus défaut.

Une sensation ferreuse dans la bouche.

Il se sent soumis, faible. Il a même la très forte impression d'être tel un enfant : sans la moindre défense. Et quand le second coup arrive, un craquement éclate dans toute la cuisine. Un autre, se fait entendre quelques secondes plus tard.

Un flux nerveux traverse violemment ce corps.

Puis

...

plus rien.

Voilà

...

Tout est maintenant fini.

Alice se tient là, debout dans cette pièce vide, tremblante, observant les alentours avant de reporter son regard sur quinze ans de vie commune, constatant qu'il semble aussi stupide que lorsqu'il dort. Un regard sur ce corps, encore incapable de mettre une idée claire sur ce qui vient de se produire, sur cette violence qui s'est développée en elle et dont la maison est le seul témoin.

Au loin, la télévision retransmet des images du match des Français. Puis un clip se fait entendre et c'est Gloria Gaynor qui chante, qui exprime son désir de tout finir, de tourner la page. Dans un flash, la voix de Régine lui revient. Elle aussi avait interprété cet hymne.

Alice se sent vide.

Et c'est alors que les paroles éclatent en son esprit : ces paroles pleines de forces, d'engagement, ces mots qu'elle n'avait jamais vraiment pris le temps d'écouter, mais qui commencent à résonner en elle : un écho si puissant qu'elle en tombe au sol. Des larmes ruissellent sur son visage. Des larmes d'une joie si intense qu'elle en a mal. Des larmes qui lui retournent le cœur et pénètrent son esprit sans lui laisser le temps de respirer.

Sans s'en rendre compte, elle vomit devant elle.

Trop d'émotions l'étreignent. Le temps qu'elle se rende compte de l'énormité de la scène, elle éclate d'un rire fou et observe le cadavre. Le regard est maintenant aussi froid qu'un iceberg. Elle l'observe et commence à réfléchir à deux choses : que faire de lui et que faire d'elle-même ?

Une demi-heure plus tard, c'est au sous-sol, dans la cave qu'on la retrouve. Une pelle à la main, elle creuse dans la terre battue. Elle y reste deux bonnes heures avant d'avoir fini de faire le trou. Elle jette la pelle et pousse de toutes ses forces sur le cadavre devenu froid et lourd. Ce dernier roule, et roule jusqu'à glisser à sa place, le visage mordant la poussière. Elle l'observe et prise d'un sentiment particulier, lui ôte ses chaussures. Elle remet la terre, tape dessus pour égaliser le tout, et se tourne vers les chaussures. Calmement, elle remonte à la cuisine.

Après quelques heures de réflexion, elle monte dans le bureau de Zacharie et s'approche de son coffre. Elle l'ouvre et découvre plusieurs choses : tout d'abord, il est un homme

ordonné disposant de cinq cartes de crédit. Il dispose aussi d'une véritable fortune en billets de diverses coupures et de diverses devises. D'où ils viennent, elle s'en fiche.

Après une heure à observer cette comptabilité, elle lève la feuille et les chiffres lui donnent le tournis. En tout et pour tout, il y a là pratiquement deux cent mille dollars. Il se trouve des dollars, des yens, des Deutsche Marks, ainsi que des Francs.

Puis elle se tourne vers les cartes des crédits. Un petit sourire passe sur son visage : elle sait que sur ce petit carnet rouge situé au fond du coffre, dans la marge, se trouvent les codes à quatre chiffres des cartes. Et d'après les relevés qui se trouvent sur un carnet : l'animal dispose de sommes tout aussi extravagantes. Après cinq minutes de calcul, elle découvre un chiffre qui la laisse définitivement songeuse : elle dispose de cinq cent mille dollars de plus.

Redescendue au rez-de-chaussée, épuisée par tant d'efforts, elle s'effondre sur le canapé. Dehors, la nuit est maintenant noire, froide et silencieuse.

Vers midi, elle achève son repas. Elle ferme lentement les volets de l'étage, prenant soin d'observer les alentours. Puis elle descend à l'étage du dessous et fait de même. Elle regarde cette maison qu'elle aima tant découvrir une dizaine d'années plus tôt lorsqu'amour et joie étaient leur carburant.

Mais la vie n'a pas facilité les choses et d'année en année, la distance s'était installée dans ce couple que les apparences rendaient trompeur.

Elle l'avait aimé, l'avait désiré. C'était elle qui avait tout fait pour être avec lui. Tout. Et peut-être est-ce là que le mal avait trouvé son origine, que l'amour avait déserté ce couple d'apparence si classique. Elle avait vu ses distractions s'étioier, chaque jour un peu plus grignotée par une routine dont le travail était devenu le maître-mot. Il y avait eu des signes, des moments où leurs routes auraient dû se séparer.

Pourtant, rien n'avait fait. Et elle avait découvert, de fil en aiguille, les tromperies, les séminaires fantoches... Tout ce qu'on peut voir dans les films. Elle avait fait l'impasse sur ces découvertes.

La porte du garage s'ouvre sur une 306 Peugeot. Alice démarre la voiture et la sort. Puis elle ferme à clef la porte de la maison et celle du garage. D'un regard circulaire, elle imprime la photographie mentale du décor qui restera à jamais gravée en elle. Alors elle démarre le véhicule et se laisse aller doucement. Elle prend de la vitesse et dans un grand coup d'accélérateur, disparaît.

Au loin, une femme aux cheveux de feu observe la scène.